

Premiers émois

L LA REGARDA SORTIR DE L'EAU, ruisselante dans un maillot réduit au minimum et fut encore et de nouveau ébloui par sa beauté. Une allure de princesse, des bras, des cuisses et des jambes d'une harmonie inégalée, une femme dans le sens plein du terme. Il n'avait pas aimé le nom que son fils et sa femme avaient décidé de lui donner : Rose, celui d'une arrière-grand-mère maternelle. Mais dès son premier sourire, ce nom évoqua pour lui toute la beauté du monde. Ayant pris sa retraite, il ne ratait pas une occasion d'aller la garder, lui préparer des repas, lui inventer des histoires. Dès qu'il franchissait la porte, elle accourait pour l'embrasser et, à mesure qu'elle grandissait, elle lui racontait en détail ses bonheurs et ses malheurs à l'école.

Adolescente, Rose trouvait tous les garçons nuls, ne s'intéressant qu'aux sports et aux exploits physiques. Elle était consciente que son corps les excitait et qu'il provoquait chez ses copines un mélange d'envie et d'admiration. Maurice, tout attention, écoutait, tentait de comprendre, d'expliquer sans réduire à l'insignifiance ses craintes.

— C'est ma petite-fille, disait Maurice, en la présentant au personnel de l'hôtel, à la fois fier et soucieux de dissiper tout soupçon.

Sa femme ayant été appelée d'urgence auprès de sa sœur dans le Rhode Island, ils étaient seuls pour deux semaines de vacances.

— C'est mon grand-père préféré, renchérisait-elle. Mon meilleur ami.

Après la baignade, des garçons, parfois des filles, l'accostaient. Après avoir échangé renseignements et plaisanteries, elle passait son chemin. Au temps où il avait l'âge des chasseurs qui déambulaient sous ses yeux, il cherchait lui-même son bonheur dans le corps de la femme. Il reconnaissait le regard carnassier des garçons.

Il la vit avancer en compagnie d'un jeune homme, en pleine conversation entrecoupée de rires. Elle lui tendit la joue, qu'il embrassa en la serrant contre lui. La voir heureuse aurait dû le combler de joie, mais la présence d'un homme dont il ne savait rien le remplissait d'inquiétude et de jalousie inavouée. Elle était trop jeune pour s'engager dans une aventure avec un homme.

— Je suis en retard, je sais. Je n'ai pas vu le temps passer et n'ai pas regardé l'heure.

« Elle ne s'excuse même pas », se dit-il, le visage fermé.

— Ne sois pas fâché. Nous sommes en vacances et il fait si beau.

Il se leva, l'accompagna sans ouvrir la bouche. À table, toute joyeuse, elle poursuivit, comme si de rien n'était :

— Je suis si contente. Il fait tellement beau. Est-ce que je peux demander un verre de vin ?

Il se contenta de hocher la tête. Au menu, elle choisit le poisson, une truite.

— On mange si bien ici, remarqua-t-elle en avalant goulûment son repas.

Après le dîner, ils avaient l'habitude de se promener en ville avant de rentrer à l'hôtel.

— Je vais rester à la terrasse ce soir. J'ai fait la connaissance d'un garçon qui va venir me rejoindre... Un excellent nageur. Il est ici avec ses parents. Un Américain de New York. Norman... Il termine son cours de journalisme à Columbia. Il est très intelligent et il adore Montréal. Il voudrait rester plus longtemps ici mais ses parents veulent rentrer.

Maurice n'était pas bavard. Rose, l'esprit ailleurs, n'y portait pas attention. Comme tous les soirs, elle regardait la télévision et, lui, sans pouvoir se concentrer, tentait de lire le journal. Il sentait qu'une distance se

creusait subitement entre sa petite-fille et lui. Il ne continuerait à être son meilleur ami que s'il acceptait de l'écouter chanter les mérites de Norman.

Le soir, elle revint la main dans la main de Norman.

— Les parents de Norman dînent ce soir à Sherbrooke. Norman souhaite prendre le repas avec nous.

— C'est bien. Avec plaisir.

À table, face au jeune homme, Maurice hésitait entre la neutralité, l'indifférence et une hostilité qu'il devait à tout prix dissimuler. Rose n'avait plus besoin de lui et, pour le moment, elle était entièrement ailleurs. Courtois, décontracté et sûr de lui, Norman lui parlait comme à une vieille connaissance, sans familiarité artificielle et sans obséquiosité. Désarmé, Maurice lui posait des questions sur ses études et sur ses projets d'avenir. Rose intervenait :

— Norman n'est pas d'accord avec le journalisme du scoop. Il veut aller au fond des événements et, pour commencer, il fera des voyages pour aller voir sur place.

— Si j'en trouvais les moyens, rectifia le garçon. Il faudrait qu'on m'engage.

— On t'engagera. Aucun doute là-dessus.

Au-delà de l'admiration, son regard était celui de la

confiance totale. « Elle est amoureuse », se dit Maurice. Charmé, sans condescendance, le garçon était affectueux et ne la traitait pas comme l'adolescente naïve qu'elle était aux yeux de Maurice. « Ce garçon est totalement séduit, se dit Maurice, et Rose n'est pas naïve. » Soudain, il éprouva un malaise de se trouver en face d'une femme non consciente encore de son pouvoir de séduction, mais l'exerçant sans réserve. Il cherchait la faille dans la solide cuirasse de Norman, qui l'interrogeait sur la région, le climat, la politique canadienne.

À contrecœur, Maurice ne pouvait s'empêcher de le trouver charmant, drôle et sans prétention. Si seulement il laissait sa petite-fille tranquille. Le dîner se prolongea et Norman insista pour régler sa note. Maurice protesta pour la forme, faiblement, ce qui eut l'air de déplaire à Rose.

— Comment tu le trouves ? s'enquit-elle dès qu'il les eut quittés.

— Correct. Va-t-il rester longtemps ici ?

— Non, ses parents et lui partent la semaine prochaine.

Maurice repoussa l'idée qui lui trottait dans la tête qu'à son âge, il était aussi confiant de son avenir, aussi à l'aise. Il aimait sans distinction les jeunes filles qui

l'entouraient et quand l'une d'elles paraissait vulnérable à ses propositions, il lui déclarait un amour éperdu. Cela durait quelques semaines, quelques mois. Il finissait par dire qu'elle était trop bien pour lui, ou qu'il devait s'absenter pour quelques mois avec ses parents, ou qu'il négligeait trop ses études. Il avait acquis la réputation d'être un coureur, un briseur de cœurs, ce qui, à son étonnement, n'empêchait pas les jeunes filles de tomber dans ses filets et souvent, de s'offrir à lui avant qu'il ne fasse les premiers pas.

Il lui arrivait, des années plus tard, de croiser d'anciennes amoureuses, mariées, mères de plusieurs enfants, encore très agréables à regarder même si elles avaient perdu la fraîcheur de leur jeunesse. Certaines gardaient un souvenir nostalgique des mois passés avec lui et le lui avouaient. Certaines lui confiaient même qu'elles pensaient encore à lui et lui demandaient s'il était heureux en ménage.

Norman prit l'habitude de partager chaque jour un repas avec eux. À sa surprise, Maurice s'y attendait et y prenait un plaisir qu'il n'évitait plus de manifester. Quand, à midi, il aperçut Rose, les yeux égarés, les gestes brusques, il comprit qu'elle vivait un drame, une rupture qu'il n'osait plus souhaiter.